

# L'enveloppe

PAULINE DESNUELLES

I.

Elle relit son message, juste une fois. Ne pas trop réfléchir, trancher. Couper avec des mots justes et effilés. Ne pas se justifier. Faire une entaille, que le sang coule un peu, que ça picote. Qu'il y ait un avant et un après. Tout cicatrisera avec le temps.

Avec le temps, oui, tout passe. On retombe sur ses pieds. Ils le disent, ces gens à la vie toute tracée, qui semblent toujours arpenter un jardin d'architecte paysagiste ordonné, aux rangées d'hortensias et de tulipes en dégradés.

Sur ses pieds, elle y est déjà. Mais elle doit faire le ménage. Chronos ne fait pas tout, n'est pas un Dieu guérisseur, prêt à enduire les cœurs endoloris d'onguents camphrés. Il faut plus que ça, un élan doit venir, un nouveau continent doit grandir sous les côtes.

Asan au cœur intranquille,

*J'ai aimé nos longueurs à la piscine. Nos soirées sur ta terrasse dans l'air brûlant de l'été, nos trajets à vélo sur le goudron ramolli. Notre complicité primaire.*

*J'ai aimé chacun de nos baisers dans ton ascenseur, du plus innocent au plus lascif, nos gestes en cuisine, nos discussions tandis que nous débitons légumes et viande en morceaux. Ton za'atar saupoudré sur les petit pains aplatis entre nos paumes. Nos bouches attirées, nos empoignades soudaines. Notre ardeur sensuelle.*

*J'ai aimé nos cafés le matin. Nos visages fripés par la nuit et notre aptitude au silence.*

*J'ai aimé que tu trouves mon corps beau, que tu le lisses sous tes doigts.*

*Mais il manque quelque chose, un éther qui me donnerait envie de te suivre. Tes mystères, tes absences inexplicables ont eu raison de ma tendresse.*

*J'étais prête à t'aimer. Je m'en vais.*

Ava

Des liens se dénouent. On y pense des jours, des nuits. On se demande comment on survivra, amputé de cette tendresse. Même bancal et claudiquant, c'est de l'amour quand même. Et puis un matin, on coupe, ça se fait simplement. Détourner le regard, courir dans la direction opposée. Fouler un champ aux herbes hautes, courir à s'en faire mal aux pieds, à en perdre haleine, à la tombée du jour se refaire un abri, se construire un terrier. Attendre patiemment. Espérer que le ruisseau de vie se remette à couler, comme l'onde sinue après la chute d'un arbre mort, contourne l'obstacle, dessine un lit nouveau en ricochant contre les cailloux.

Ava a déménagé. Asan ne saura pas où la trouver. Elle s'est installée en montagne. Le télétravail instauré par la pandémie arrange tout.

Elle a une visioconférence à onze heures. Elle enfle un tee-shirt au décolleté seyant. Se connecte, vingt-quatre participants, une intervenante externe. La petite trentaine, traits lisses, maquillage impeccable. Le regard de la jeune femme dit son assurance. Ava observe les lèvres pleines et brillantes, enduites de gloss, sans activer le son. Elle attend, hypnotisée, après quelques minutes clique sur le symbole du haut-parleur.

La bouche lippue sourit, elle a les dents écartées et un peu tordues, ça, le maquillage ne parvient pas à le masquer. Après une grande inspiration, elle déverse un chapelet de mots vides, matrice, pattern, innovation apprenante, mobilisation des ressources, et pose une question à l'assistance, mais les vingt-quatre participants restent mutiques. Ils observent peut-être sa dentition. L'oratrice se racle la gorge et reprend sa ritournelle de concepts atones. Ava éteint la caméra, s'allonge par terre. Fait ses exercices du périnée.

Elle est seule ici et c'est quand même vertigineux. Parfois l'angoisse la saisit. Elle pourrait choisir des étiquettes. Celle des solitaires, celle des chargées de communication, ou le petit ruban des amoureuses de la montagne. Mais rien de tout ça ne lui colle vraiment à la peau. Elle pourrait se coudre des étiquettes à même la chair, avec de fines gouttes de sang qui perlent, et s'y tenir. Rester fidèle à une seule église. Mais des églises, elle en a plein.

Elle aime les petites chapelles du Valais, posées sur un promontoire rocheux ou au milieu d'herbes folles. Elle a une tendresse particulière pour la chapelle Saint-Christophe, à La Sage, qui surplombe le val d'Hérens. Elle y a un rituel. Elle s'assied devant la porte en bois, sur la pierre froide, et observe le paysage. Ferme les yeux et continue à regarder le paysage depuis l'intérieur, paupières closes.

La nuit est tombée. Dans son lit, les yeux clos, le paysage qui vient à elle n'est pas celui de La Sage. Ce qui vient à elle, c'est le corps brun d'Asan. Il saisit ses deux mains et en ouvre les paumes, lentement. Puis lui essuie le visage. Comme s'il la lavait de toutes les saletés du monde, toutes les turpitudes. Il revient sur ses mains, caresse l'intérieur de ses poignets. Frôle la pointe de ses seins. Ça tangué, ça chauffe à l'intérieur du ventre.

II.

Le ruisseau qui coule sous le chalet dévale la roche en chuchotant des mots confus. Ava remonte son jean et se trempe les pieds, l'eau est glacée. Tassant l'herbe de ses talons, elle se fait un coin confortable, s'assied dans le jardin pentu. L'ombre se coule dans son dos, c'est un sapin qui allonge ses branches pour cueillir les petites choses du jour. Le silence du bien-aimé éconduit reste présent.

Elle a posé près d'elle un poste de radio qui capte mal et grésille. A l'antenne, une émission sur les baleines noires. Les filets des pêcheurs dans lesquels elles s'empêtrent entaillent leur chair pendant des semaines, des mois, c'est une mort lente et douloureuse. Les larmes emplissent les yeux d'Ava, elles restent au bord de ses cils, des étangs qui ne débordent pas.

Il y a encore des cartons qu'elle n'a pas vidés. Avant, elle aurait tout rangé jusqu'à l'épuisement. Classé les livres, trouvé une place pour chaque objet. Mais elle change.

Le jardin va l'occuper. Débroussailler un terrain en pente sera ardu. Son voisin, venu se présenter le jour de son arrivée, lui a proposé son aide.

En fin de journée, justement, Auguste lui fait signe depuis la balustrade, une bouteille à la main. Elle part chercher des verres et un tire-bouchon dans la cuisine, ils s'installent dans l'herbe, tandis que les Dents de Veisivi rougeoient. Les verres sont de guingois, Auguste les cale au moyen de grosses pierres.

– C'est bien, de nouveaux arrivants dans le village!

Elle sent qu'il a envie de lui poser des questions. Pour ne pas avoir à se raconter, elle l'interroge sur les randonnées au départ du village. Il y a bien sûr le lac d'Arbey. Le col de Torrent. Et puis les grands tours depuis Arolla, plus haut, en bout de vallée. La cabane de l'Aiguille rouge, la cabane Bertol. Elle l'écoute sans l'écouter, elle sent qu'il fait un effort, ce n'est pas son truc, la marche en montagne. De toute manière, c'était une question sans en être une. Elle connaît la région. Elle évite l'intime. Elle essaie d'être légère.

III.

Le téléphone a vibré trente, quarante fois peut-être. A tâtons, Asan cherche l'appareil. Sous ses doigts qui palpent, un roman de science-fiction et des magazines de jazz se dérobent, un tube d'aspirine, des lunettes, un verre d'eau qui se renverse et entraîne d'autres bricoles dans sa chute. Il murmure un juron et se redresse, allume la lampe en aluminium. Une couverture de papier glacé est inondée, Nina Simone a la tête déformée, un début d'auréole lui mange le visage.

Le silence revient. Asan s'affale en maugréant.

Lorsque la vibration reprend, il se lève d'un bond. Guidé par l'onde, il trouve le smartphone dans son lit. Numéro masqué. Une voix féminine, fine et tranchante, prononce des mots qu'il connaît:

– Lieu habituel, dans une heure.

Il se rallonge, se frotte les yeux puis le torse d'un geste machinal. Pense à Ava, son corps aux rebonds tendus, ses muscles enveloppés d'une chair lisse.

Autour de lui, des murs nus, un mobilier sommaire, comme s'il était de passage. Sur la commode, une photo en noir et blanc, Miles Davis assis sur un trottoir en costume sombre, trompette entre les jambes.

Ça faisait longtemps qu'on ne l'avait plus contacté, il espérait que ce serait fini. Asan s'assied au bord du lit. Le visage d'Ava flotte devant lui.

Lorsqu'il atteint le lac, une brume obstrue la vision. Il longe l'eau, où barbotent des cygnes pas du tout endormis, la blancheur de leurs plumes dessine des taches claires sur l'eau sombre. L'hôtel des Bergues n'a pas bougé depuis la dernière fois.

A l'intérieur, l'air est lourd. Son rendez-vous est déjà sur place, tailleur strict, chignon serré sur le haut du crâne.

Ensuite, tout va très vite. Une enveloppe passe d'une main à une autre. Asan ne pose pas de questions. Tout est écrit noir sur blanc. Il boit son whisky et prend congé.

Arrivé chez lui, il pose l'enveloppe sur la commode. Il ne veut pas l'ouvrir, pas maintenant. Miles regarde de l'autre côté, s'en désintéresse complètement. Une anxiété sourde tape dans la poitrine d'Asan. Ce genre de missive peut signifier beaucoup d'emmerdes.

Dans la cuisine, il connecte son enceinte Bose et choisit un jazz calme, s'attable face au mur blanc, le regard vide. Il hésite à se servir un verre de vin. Les mélodies de Brad Mehldau glissent sur les faïences, l'évier, le sol. Soudain il se redresse, il s'élanche, fonce vers la chambre. D'un geste brusque, il saisit le pli cacheté.

La lecture du contenu le soulage. Il s'était imaginé un aller-retour en Israël. Revoir Tel-Aviv ne lui aurait pas déplu. Mais affronter des souvenirs douloureux eût été au-dessus de ses forces. Non, cette mission se fera sur le territoire suisse. La femme à intercepter vit à Genève. Il y a juste ce verbe violent qui le terrasse, auquel il n'était pas préparé.

Si seulement Ava baissait les armes et venait réclamer son dû de tendresse.

Il ne sait pas s'il pourra tuer.

## biblio

**Une Ascension**

Genève, Slatkine, 2023.

**200 mètres nage libre**

Ed. Emmanuelle Collas, 2018.

**Au-delà de 125 palmiers**

La Remanence, 2015.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH) Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch].



FABIEN WULFF-GEORGES

## bio

**PAULINE DESNUELLES** Pauline Desnuelles, née en 1977 à Perpignan, a étudié la littérature et la traduction à Paris puis à Berlin avant de s'établir en Suisse, il y a vingt ans. Elle vit aujourd'hui à Genève et, parallèlement à son travail de traductrice dans une organisation internationale, elle a publié trois romans (voir ci-contre) ainsi que *D'ailleurs, les gens* (Ed. des Sables, 2016), qui donne la parole à une vingtaine de personnes émigrées à Genève. Elle a également mené des projets destinés aux enfants (album jeunesse *Comment j'ai rencontré le Minotaure*, ateliers en bibliothèque), et tient le blog *L'Entaille des jours*. Le texte que nous publions ici est extrait d'un roman en cours d'écriture. **CO**